

Amerika prise deux ou Moscova

Martine de Blois

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Blois, M. (1997). Amerika prise deux ou Moscova. *Moebius*, (74), 7–16.

MARTINE DE BLOIS

Amerika prise deux ou Moscova

Après une journée et demie de vol et une brève escale, nous sommes enfin descendus de l'avion. Ayant suivi les procédures établies par l'État: passeport, visa et fiche médicale contrôlés; fiche signalétique dûment remplie: nom, numéro de passeport, sexe, grandeur, etc., nous avons tous pu récupérer nos bagages... Tous? Enfin presque!

J'avais rejoint le groupe à l'aéroport où avait eu lieu l'escale. Ayant peur de manquer mon rendez-vous, j'étais arrivée plusieurs heures d'avance. Le contrôleur qui avait procédé à l'enregistrement de mes bagages les avait bel et bien fait partir à bonne destination mais sur le mauvais avion. Mes bagages étaient arrivés sur un autre vol quelques heures avant moi. Ils avaient probablement tourné sur le carrousel pendant des heures sans être réclamés. On avait fini par les acheminer aux objets perdus parmi des milliers d'autres sacs non réclamés.

Michaël, le guide touristique qui nous avait accueillis à l'aéroport, pressait le groupe à le suivre jusqu'à l'autobus qui nous attendait à la sortie. Il fallait se dépêcher, quelqu'un ou quelque chose, une visite, un repas, un spectacle nous attendait quelque part ou peut-être était-on simplement en retard sur l'horaire prévu. Je ne comprenais qu'à moitié ce qui se passait mais je sentais dans l'air un sentiment de panique. Nous étions sans doute les premiers étrangers à mettre les pieds à Moscova depuis que l'Empire s'était effondré et nos hôtes ne savaient trop que faire de nous. Qu'allait-on montrer de cette grandiose patrie de douleur et de douceur à un groupe de jeunes intellectuels venus là par simple curiosité!

Malgré l'ambiance trouble qui régnait, j'étais calme, trop fatiguée pour m'énerver pour quoi que ce soit. Je n'avais pourtant plus de bagages dans cette Amerika chaotique. À part un passeport, je n'avais plus de papiers d'identité, et je ne possédais plus que les vêtements que je portais ce jour-là et les effets personnels que je traînais dans mon sac à main.

J'essayais d'attirer l'attention de quelqu'un sur le fait que je n'avais toujours pas récupéré mes bagages mais chacun semblait préoccupé par ses propres affaires et se précipitait vers l'autobus de peur de le manquer. Je refusais de sortir de la zone protégée tant que je n'aurais pas mes bagages. J'étais donc restée seule au beau milieu de l'aéroport avec ma fiche signalétique dûment remplie que je devais remettre à ma sortie et j'attendais que quelqu'un vienne à mon secours. Michaël est entré en coup de vent, m'a attrapée par la manche et m'a traînée jusqu'à un guichet puis à un autre en vociférant à chaque fois dans cette langue aux accents toniques que je ne comprenais pas. Il m'a finalement amenée dans le dépôt des bagages non réclamés et a posé un papier avec l'estampille dûment imprimée sur le pupitre de la contrôleuse. Elle a rouspété devant les imprécations de Michaël mais, au bout du compte, à court d'arguments, a acquiescé à sa demande. «Go, get your bag, now! Quickly!» m'a-t-il dit.

C'était un immense entrepôt avec des milliers de sacs ficelés, des sacs de toutes sortes: des sacs en papier brun... d'autres en vinyle, des mallettes de métal... j'étais fascinée. Cependant, Michaël ne me laissait pas la chance de fureter. Il était toujours derrière moi et me pressait dans un anglais parfait avec, toutefois, un très fort accent qui me déroutait au point où je perdais parfois le fil de ce qu'il disait. Je le faisais souvent répéter et réagissais avec lenteur, ce qui changeait du ton impératif avec lequel il proférait ses paroles. Mon attitude semblait le déconcerter au plus haut point. «Hurry up! Madame, the bus will not wait forever! What sort of bag do you have? Which colour? Is it this one? Maybe this one? This one will do? Finally, you found it!»

Nous sommes sortis à toute vitesse. La contrôleuse nous a souri avec satisfaction. Je lui ai lancé un merci dans sa langue, un des rares mots que j'avais réussi à apprendre dans l'avion. Michaël m'a regardée d'un air désapprobateur et m'a entraînée jusqu'à l'autobus. Le chauffeur s'impatientait. De la part du groupe, aucune parole, seulement des regards accusateurs. Nous sommes partis à tout allure direction je ne sais quoi. Le chauffeur conduisait comme un fou. Sur la route, Michaël nous énumérait les grandioses accomplissements de son pays. Les vitres étaient embuées, je ne voyais rien, rien que des immenses plaines avec des immenses blocs de béton qui servaient d'habitation à des milliers de personnes. Je ne savais jamais ce qu'il pointait au juste ni de quoi il s'agissait. Il parlait aussi vite que le chauffeur roulait. J'avais mal au cœur, j'étais complètement vidée, je ne savais plus où j'étais, je ne voulais qu'arriver à l'hôtel et me reposer un peu.

À l'hôtel, on nous a placés quatre par chambre et on a réquisitionné nos passeports en échange de la clef de notre chambre, pour plus de sécurité, nous a-t-on expliqué. Nous avons rendez-vous pour dîner à la cafétéria de l'hôtel dans quinze minutes et, une demi-heure plus tard, nous devons nous rencontrer dans le hall d'entrée, prêts à partir pour une visite guidée du métro à la fine pointe de la technologie!

Prendre le métro, c'était toute une expérience! Il était bondé et ce n'était pas encore l'heure de pointe! Les gens couraient à droite et à gauche sans porter aucunement attention aux autres personnes et aux œuvres qui les entouraient, ils fonçaient dans la foule, se faufilaient, poussaient pour entrer dans le wagon. Michaël nous montrait les mosaïques sur les voûtes du métro; tête en l'air, nous étions ébahis par la splendeur de ces œuvres et la richesse incroyable dont elles témoignaient. Elles n'étaient conçues, me semblait-il, que pour les touristes, les citoyens de la ville n'ayant pas le temps de les admirer. Ils devaient pourtant être fiers de la puissance de leur pays, incarnée par ces majestueuses œuvres. Nous gênions le flot des gens

qui circulaient; parfois, on nous envoyait des insultes que nous ne comprenions pas. Nous nous agrippions les uns aux autres par crainte d'être emportés par le mouvement de masse. Lorsque Michaël criait: «Get on the subway! Get on now!», nous poussions tous, de peur de rester derrière et de se perdre dans les dédales souterrains de la ville; et puisque nous ne savions jamais réellement où nous étions, nous y retrouver nous semblait quasi impossible. J'avais hâte de rentrer, j'étais trop épuisée pour apprécier tout ce que l'on me montrait, ce manège m'étourdissait, j'avais envie de me reposer et d'être enfin seule pour explorer la ville à mon rythme. C'était la dernière station que nous visitions, nous avait annoncé Michaël, après cela nous allions rentrer pour souper et allions être libres pour le reste de la soirée. Les gens affluaient de plus en plus, toujours à la course. Nous étions tous en extase devant une gigantesque statue qui faisait étrangement penser à la statue de la Liberté. Cependant, au lieu de la torche, elle tenait un énorme glaive. Elle représentait la mère patrie, protectrice du peuple! «Hurry up! We should go back to the hotel now, it is rush hour, it is soon going to be impossible to move, and at six the subway will close, tomorrow is Labour Day, everyone has a day off.» Une vieille dame, qu'un agent avait attrapée par la manche et traînait de force, se débattait et criait mais personne ne lui portait attention, tout le monde était pressé de prendre le métro avant sa fermeture. L'agent l'amenait vers la statue. Il a sorti un énorme trousseau de clés et a ouvert une porte dissimulée derrière le pied de la statue de la Liberté nouvelle version. Ils s'y sont engouffrés. À ce moment-là, le train est arrivé. Je me suis retournée, le groupe était en avant de moi. Tout le monde poussait pour entrer. Le wagon était bondé, le garçon devant moi est entré de justesse, les portes se sont refermées sur son sac à dos, des gens l'ont aidé à se déprendre. Le métro est reparti à toute vitesse, le groupe me faisait des signes que je ne comprenais pas, je suis restée seule sur le quai. Soudainement, tout était calme. En haut des escaliers, il y avait l'agent de tout à

l'heure; j'ai voulu attirer son attention mais il a disparu et les escaliers se sont immobilisés. À part quelques néons de sécurité, toutes les lumières se sont éteintes. J'ai entendu des portes se fermer avec fracas.

J'ai fait le tour de la station, toutes les portes étaient verrouillées. Tout était silencieux, atrocement silencieux, il n'y avait que mes pas et l'horloge qui résonnaient dans ce monde immobile. Désespérée, je suis descendue au niveau des rails et me suis dirigée vers le tunnel. Plus j'avais, plus il faisait noir, mais je ne voyais pas d'autre option que de continuer. Tranquillement, mes yeux s'habituèrent à la noirceur, je n'avais plus besoin de longer les parois du tunnel, j'arrivais maintenant à distinguer les obstacles sur mon passage. Au loin, j'entendais un bruit sourd et régulier. Ce bruit me sécurisait. Il m'était familier. Il me faisait penser au son de la machine à écrire de mon grand-père sur laquelle, enfant, je passais mon temps à dactylographier seulement pour le plaisir d'entendre le cliquetis des clefs et pour observer les caractères noirs indéchiffrables qui s'inscrivaient au fur et à mesure sur le papier. Mon grand-père m'avait expliqué un jour qu'il s'agissait de lettres américaines.

—Américaines, comme les montagnes Américaines?

—Oui, c'est ça, comme les montagnes Américaines.

Plus j'avais, plus je distinguais le son, plus j'étais persuadée d'entendre le cliquetis de la machine à écrire de mon grand-père. Je marchais toujours dans le tunnel, entre les deux rails. Le bruit se rapprochait, j'y étais presque. J'ai buté sur quelque chose. Je me suis penchée pour voir de quoi il s'agissait. Le bruit était tout près. Il me semblait qu'il venait d'en dessous. Par terre, il y avait une grosse manette. Je l'ai actionnée et tout un mécanisme s'est mis en branle. Le sol s'est mis à bouger sous mes pieds, j'étais sur une plate-forme qui s'enfonçait dans le sol. J'étais persuadée que j'allais enfin retrouver la machine à écrire de mon grand-père. La plate-forme s'est arrêtée: je me trouvais dans une pièce éclairée par une ampoule suspendue au plafond. Au centre, il y avait un bureau

et, tout autour, des rangées de fichiers, des piles et des piles de fiches. Je me suis avancée vers le bureau. Il y avait le journal du jour, une tasse de thé encore chaud, une boîte de biscuits entamée mais... personne!

De la pièce voisine résonnait la fameuse machine à écrire que j'entendais de l'extérieur. Le secrétaire faisait probablement des heures supplémentaires. J'étais vraiment déçue, j'avais imaginé autre chose que des bureaux comme tant d'autres. Il ne me restait plus qu'à demander au secrétaire où se trouvait la sortie, prendre un taxi et aller rejoindre le groupe qui, d'ailleurs, devait m'attendre à l'hôtel. Je suis entrée dans le bureau du secrétaire. Celui-ci ne me porta aucune attention, il semblait tout absorbé par son travail. J'étais étonnée, il avait exactement la même machine à écrire que mon grand-père.

— Vous écrivez toujours sur ces machines?

— Oui, bien sûr, sur quoi voulez-vous donc que j'écrive?

J'avais parlé en français sans y penser. J'avais complètement oublié que j'étais en Amerika. Mon interlocuteur parlait très bien français, avec un petit accent étranger.

— Comment se fait-il que vous parliez si bien français?

— Mes livres ont été traduits en français il y a déjà longtemps, vous ne le saviez donc pas?

— Sur quoi travaillez-vous alors?

— Sur la troisième partie des *Frères Karamazov*.

— Pourquoi donc?

— Pour empêcher l'humanité de s'égarer davantage. Laissez-moi travailler maintenant.

— Oui, seulement, j'aimerais que vous m'indiquiez par où je dois passer pour me rendre à l'hôtel Moskva.

— L'hôtel Moskva, vous en êtes sûre? Je ne le connais pas. Il n'existait pas d'hôtel de ce nom à l'époque où j'ai emménagé ici.

— Vous ne sortez donc jamais?

— Pour quoi faire?

— Depuis combien de temps êtes-vous ici?

— Depuis 1881. Maintenant, fichez-moi la paix, je vous en prie. Il me reste encore beaucoup à accomplir.

— Justement, c'est très malsain de travailler autant dans un sous-sol éclairé sans jamais...

Plongé dans son travail, le secrétaire ne m'écoutait déjà plus. J'ai donc continué ma route dans les passages du sous-sol de la ville.

Au bout d'un couloir, j'entendais des voix, des hommes discutaient vivement entre eux. J'ai frappé, les voix se sont tues, j'ai ouvert la porte délicatement, trois hommes se sont tournés vers moi, l'air inquisiteur.

— Excusez-moi de vous déranger, j'aimerais savoir par où je dois passer pour me rendre à l'hôtel Moskva.

Ils me regardaient bouche bée, ils semblaient ne rien comprendre à ce que je leur racontais. J'ai répété ma question mais cette fois-ci en anglais.

— Please, the hotel Moskva? I would like to know how to get there.

— Hotel Moskva? I do not know anything by this name.

Ils échangèrent quelques paroles dans leur langue. Celui qui parlait anglais, un dénommé Roman, semblait demander aux deux autres s'ils savaient où se trouvait l'hôtel Moskva, puis il se tourna vers moi et me demanda:

— But what do we have to do with this hotel Moskva?

— Nothing, I lost my way and I would like to go back...

Roman ne semblait pas satisfait de ma réponse, les deux autres le pressaient de traduire mes mots. L'un d'eux m'apostropha en *amerikan*, Roman traduisit:

— Who are you, are you a symbolist or a spy sent by Staline? You can tell him everything you want.

— But Sir, Staline is dead.

Ils se sont tous esclaffés.

— Just around the corner, you'll see, he is still trying to find out who could be his potential enemy.

'Cause of him, I had to escape to the States and lived there until 1982.

Intriguée, je me suis rendue à la porte *just around the corner*. J'ai frappé doucement puis un peu plus fort: toujours pas de réponse. J'ai entrouvert la porte, deux hommes qui ressemblaient étrangement à Lénine et à Staline se disputaient. Ils étaient tellement captivés par leur débat qu'ils ne s'étaient pas rendu compte de ma présence.

«Sorry...»

Ils se sont retournés vers moi, agacés. Celui qui ressemble à Staline m'a lancé: «Is it Mr. Jacobson again who sent you to me? This one, he should have stayed in the States, he will never understand that these days I have more important things to deal with than the formalists! Anyway, no one listens to the formalists anymore! Now, please, close the door and do not disturb us anymore and tell him not to send us anyone anymore, otherwise I will send him to the underground of Siberia!» J'ai refermé la porte sans mot dire.

Ici-bas, chacun semblait préoccupé par ses propres problèmes et ne se souciait guère de moi, sauf peut-être le concierge qui, depuis mon arrivée, partageait ses repas avec moi et avec qui je passais la majeure partie de mon temps. Je l'aidais dans son ouvrage et, une fois le travail terminé, nous tentions de discuter, j'essayais d'apprendre quelques mots de sa langue. Lui-même ne connaissait aucune autre langue et ne pouvait nullement m'aider à trouver ni l'hôtel ni aucune sortie. D'ailleurs, il n'avait pas l'air d'être pressé de me voir partir. Chaque fois que je tentais de parler de mon départ, il faisait semblant de ne rien comprendre et détournait la conversation. Il devait drôlement s'ennuyer, seul dans ce sous-sol pendant des heures. En effet, je ne l'ai jamais vu ouvrir une porte pour échanger quelques mots avec les locataires du sous-sol. Je commençais à croire qu'il n'en connaissait même pas l'existence. Nous n'avions jamais discuté de ce sujet, je sentais que ça valait mieux ainsi, que c'était un sujet interdit. Au bout de

quelque temps, je baragouinai quelques mots d'américain. Cela devait bien faire plus d'une semaine que j'étais là, je ne dormais pratiquement pas, ne faisais que sommeiller de temps en temps assise sur une chaise. Cependant, je ne me sentais nullement fatiguée.

Un jour, le concierge m'a annoncé qu'il avait une surprise pour moi. Aujourd'hui, on lui avait confié la charge de faire le ménage du sous-sol de l'hôtel. Il m'a pointé la trappe par laquelle je devais passer et m'a dit au revoir. Je me suis donc retrouvée dans la buanderie de l'hôtel. En me voyant, une des femmes qui travaillaient là a poussé un cri. Du coup, elles se sont toutes regroupées autour de moi. Je les ai vite rassurées dans leur langue, suis montée en vitesse à l'étage et ai demandé au réceptionniste de bien vouloir m'indiquer quel jour nous étions.

—Déjà! Voulez-vous, rendez-moi mon passeport.

—Votre nom, madame?

—Erika.

—Madame, votre groupe a quitté l'hôtel il y a déjà une heure.

—Ce n'est pas grave, je prendrai un taxi, maintenant, rendez-moi mon passeport.

J'ai récupéré mon passeport, suis montée à ma chambre, ai pris mon sac toujours ficelé et sauté dans le premier taxi. Lorsque je suis arrivée à l'aéroport, il restait encore une demi-heure avant le départ. Le groupe était déjà monté dans l'avion, j'allais enfin pouvoir le rejoindre. J'ai enregistré mes bagages et me suis mise en ligne pour passer les douanes. Il n'y avait que quelques retardataires, les autres passagers étant passés depuis un bon moment. L'agent a enregistré mon numéro de passeport dans l'ordinateur:

—Madame, il y a un problème: votre passeport n'est pas valide, il a été déclaré volé il y a de cela quelque temps et l'ambassade du Kanada en a émis un autre à la détentrice qui d'ailleurs est rentrée chez elle plus tôt que prévu, s'étant fait voler son sac de voyage.

—Mais, monsieur, ça ne se peut pas.

J'ai commencé à m'énerver, je vociférais. L'agent a fait venir deux gardes qui m'ont saisie par les bras. Je me débattais tellement que j'ai fini par me déprendre de leur poigne. J'ai couru, couru, couru, ils me poursuivaient, je suis descendue aux cuisines de l'aéroport, ai aperçu une trappe, m'y suis faufilée. En bas, le concierge était justement en train de dîner. Il m'a dit: «Aujourd'hui, ma femme m'a préparé un bortsch, il y en a pour deux. Tu en veux?»